

L'ANCIEN GUIGNOL

Journal Hebdomadaire, Politique, Satirique, Littéraire et illustré

Rédaction et administration

A LYON

70, COURS DE LA LIBERTÉ, 70

VENTE EN GROS

1, RUE DE JUSSIEU, 1

et chez tous les Libraires et Marchands de Journaux

Les ANNONCES sont reçues

A l'Agence de Publicité V. FOURNIER

14, rue Confort.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.



Rédaction et administration

A PARIS

RUE GRENETA, 59

ABONNEMENTS

	Six mois	Un an
Lyon et le Rhône.....	6 fr.	12 fr.
Autres départements.....	8 fr.	15 fr.

Etranger, port en sus

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

L'INCIDENT ESPAGNOL

par Schlag.



AUX GONES DE LYON

Z'enfants, merci de tout ça d'amiquitié que vous m'avez fait voir cete semaine et de toutes les complimantations que vous m'avez repassées par le bec.

Vous avez pensé mes belins que M'ssieu Ferry voulait me casser la margoulette pace que je l'avais attrapé ainsi que son ami Alphonse XII.

Il est vrai que si je faisais n'imprimer tant seulement de chansons comme qui dirait celles des beuglants ou ben même de z'histoires de z'horreurs à faire dégobiller un artilleur de Venissieux, M'ssieu Ferry ne penserait pas à me fichier de z'ognes sur les griffes.

Vrai, z'enfants, ça ferait plaisir de recevoir de calottes rien que pour ça qui n'est de voir tant de bons zigues comme vous autres me faire relacher de petits verres de consolation, et je voudrais n'avoir les bras grands comme de Perrache à Margnolles pour faire mimi à tous d'une brassée. Je savais ben moi que les lyonnais n'étaient tous de frangins à Guignol, mais ça me fait toujours de surprises de joie quand je vois les gones de St-Just, de la Croix-Rousse, de St-Paul, de St-Georges, d'Ainay, des Bretteaux et même les Guillotins et ceux de Vaise que s'amènent tous d'une bande pour m'aider à remonder ma pièce et me gueuler de pas lâcher la traïlle, qu'y seront avé moi quand gn'y aura de besoin d'un coup de main.

Et pis, z'enfants, que n'y en a dans le tas qu'ont leur rouet à bajafferies un peu bien graissé, et que vous embobinent de canettes de raisonnements serrées, raides, allez.

« Guignol, que me dit un de ceux-là, ne te décourage pas; nous savons bien que tu es le défenseur des faibles et des déshérités de ce monde, aussi bien que l'intrépide champion de la justice. N'abandonne pas ta noble tâche; continue à voler, sous le masque du rire, la lumière dont personne ne peut plus supporter l'éclat; déblaise le chemin avec le fouet de la plaisanterie, et demain la vérité poursuivra sa route triomphante. S'il est pour toi des jours difficiles et mauvais, patience et courage! Rien de ce qui t'atteint n'est oublié; en t'attaquant, c'est nous-mêmes que l'on frappera; tes intérêts sont les nôtres, et, quand il le faudra, tu nous trouveras prêts à soutenir la cause sacrée, dont tu as, toi la marionnette populaire, relevé le drapeau, la cause de la justice et de la vérité! »

Hein! c'est-t'y tapé, ça? Il a fait ses classes, ben sûr, le goné. Ça me requingue sur mes broches, de sarmons de c'te force. Ayez pas peur que je canne, z'enfants, pisque c'est pour vous autres que je me détrancanne la comprenette, et que je me déchicotte la bazanne avé de pillereaux que voudriont vous

Feuilleton de l'Ancien Guignol

Nous recevons d'un de nos confrères, LEO DAVILA, quelques pages arrachées au carnet d'un réserviste. Nous les publions avec joie. — Le héros existe. — Malheureusement ces pochades sont de l'histoire.

L'ADJUDANT RAMOLLY

SOUVENIRS D'UN 28 JOURS

Donc, le 25 août — à 8 heures du matin — heure militaire, nous étions 1,200 hommes au bastion de Boissy (rien de St-Léger), sinon la bourse pour beaucoup. Une pancarte blanche, fichée au bout d'un manche à balai, portait ces mots en caractères qu'on eût dit tracés avec de la boue, tellement la pluie battante en avait épaté les caractères.

5° PLONGEUR

CLASSE 1874

Nous étions sur deux files, lorsque s'avança devant nous l'adjudant du 5° plongeur. En ma qualité de *barbot chef* — style troubade — je figurais le premier sur le contrôle.

Là, il se campa, prit une pose chevaleresque, et appela :

— Davila!

— Présent!

J'allais prendre ma place à la tête du rang, quand il m'arrêta, furieux.

— Comment s'appellez-vous?

— Davila.

— Quel grade z'avez-vous?

— Barbot chef, affecté au 5° plongeur.

— Où sont vos effets militaires?

— Dans ma valise.

fichier de miel aux z'œils pour vous faire marcher comme de loups de poivre, je veux pas ren vous laisser délavorer, et je lâcherai pas le picarlat tant que n'y aura de z'avanglés que ficheron la griffe sus votre portion. Voyez ben que j'ai d'ouvrage pour longtemps.

Allez, les gones, je sais tout ça moi et c'est pour ça que j'ai fait mon journal, et je tâcherai ben moyen de pas le laisser pitrogner par de z'artignols qui voudriont le jeter aux équevilles.

Ah! M'ssieurs Ferry et C^{ie}, vous voulez régler la presse, faites le donc si vous n'êtes pas de capons. Qu'y me pincet la bavarde, si y peuvent, y me l'arracheront pas toujours; et si je poye pas parler à ma façon, je ferai comme les dindons de Crémieu, j'en penserai pas moins.

A propos, z'enfants, je vous fais part que je vitre de près M'ssieu Gueuleton, qu'a encore fait des siennes pour le laboratoire municipal; lisez plutôt l'artique de Cogne-Dru, et vous m'en direz des nouvelles.

Allons, z'enfants! faisons toujours de collagne ensemble, moi pour la blague, vous pour la pogne, et nous verrons ben venir les mains.

Je vous coque su le pif.

JEAN GUIGNOL.

VACANCES

Encore quelques jours et les Chambres auront repris leurs travaux. Il y a de la besogne à faire — et de la pire. On ne saurait dire quelle surprise on nous ménage pour les étrennes. La lutte va être vive. Il s'en est fait du gâchis pendant trois mois de vacances parlementaires. Nous avons joui d'un petit gouvernement autoritaire; nous avons eu le spectacle d'une monarchie à deux rois: l'un nominal, Grévy; l'autre effectif, Ferry. On a recommencé la comédie des maires du palais. Et, comme il y a des siècles, la toute puissance a été pour ceux-ci.

Des républicains croient en M. Jules Ferry. Il a ramassé la faconde de Gambetta, et selon eux, sans lui, Gambetta mort, la République était perdue. Ferry, c'était l'homme nécessaire, le ministre à poigne, l'idéal de ceux qui aiment sentir la main qui les gouverne. Nulle part, l'ancien membre du gouvernement de la Défense nationale n'avait montré de grandes qualités parlementaires. L'article 7 — sa gloire — a détourné de son vrai but, au détriment de la liberté de pensée, la loi sur les Congrégations religieuses. Et, aujourd'hui, comme pour faire oublier cette guerre à l'Église, M. Jules Ferry se rapproche du clergé; il entame des relations avec le Vatican; il fait rendre aux prêtres censurés les retenues légales faites sur leurs appointements. « Courbe la tête, Sicambre adouci, adore ce que tu as brûlé et brûle ce que tu as adoré! » L'Église lui murmure cette phrase célèbre. Et Jules Ferry adore ce qu'il a brûlé.

Quand on s'aplatit devant un souverain étranger, comme

— Ah! ça v' croyez comme ça v' s'allez longtemps v' fichez de moi? S'chez que je suis Ramolly, Corse de naissance, né à San-Gavino di Tenda, canton di Santo-Pietro di Lenda, arrondissement de Bastia.

— Fouchtra... fit un loustic.

A ce mot, Ramolly se retourna furieux, il alla se camper devant un pauvre diable — le plus bête.

— C' vous, n'est-ce pas?

— Non, mon capitaine.

— Comment mon' cap'taine? Vous vous moquez encore?

— Mais non, mon cap'taine!

— C'trop fort! vous aurez quatre jours pour vous apprendre à m'appeler cap'taine. Suis pas cap'taine, suis adjudant. Adjudant, tendez-vous et Corse de naissance, né à...

Un éclat de rire général lui coupa la parole. Il lança un formidable : Silence, sur les rangs! et recommença l'appel.

— Davila!

— Présent.

— Ah! parfait. Barbot chef. Enfin, trouvé vot' place. T'enez m'embêtent ces imbéciles là, faites l'appel. J' crois qu' ça ira plus vite.

Et Ramolly s'en alla fumer son cigare à cent mètres de là.

Je lui rendis son contrôle.

— C'est fait, mon adjudant!

— Adjudant, adjudant, pourriez pas m' lieutenant?

— Non, mon adjudant, la circulaire du 12 septembre 1881...

— M' fiche d' la circulaire, d'ailleurs la connaît pas, j' veux qu'on m'appelle lieutenant. Tendez-vous?

Il me rappela.

— N's allons payer l'indemnité de route à c' zimbéciles, v' ferez appel des quatre hommes, et leur donnerez un écu.

il le fait, et cela au mépris des plus graves dangers; quand, premier ministre, on a à ce point, méconnu le sentiment des foules, pour demander sa grâce à un impopulaire monarque voisin de recevoir les civilités d'une nation outragée, on montre des sentiments qui sont loin d'être ceux d'un républicain, il est de toute justice qu'on s'appuie sur l'Église, après ces avances faites au trône.

Un journal annonce que M. Jules Ferry va recevoir le collier de la Toison-d'Or; nous n'en sommes qu'à demi surpris. Le cou du président du Conseil est fait pour recevoir un collier.

La Chambre — nous l'espérons — va demander des comptes à ces ministres audacieux qui, au milieu de tant de crises, n'ont pas daigné réunir les Chambres. Le pays est resté livré au bon vouloir du pouvoir exécutif, alors que l'Allemagne grondait; qu'au Tonkin le conflit s'aggravait de la résistance de la Chine; que le roi d'Espagne, sifflé par la France, s'humiliait sur les injonctions de M. Fernan-Nunez, et qu'on sacrifiait à la rancune du cabinet de Madrid, du cabinet de Berlin et du cabinet de Paris, le seul ministre de la guerre républicain que nous ayons eu. Car le général Thibaudin a été victime de cette triple alliance.

Pendant ce temps, le Sénat et le Palais-Bourbon chômaient, car il plaisait à M. Ferry et à ses satellites de gouverner en despotes, pour la plus grande gloire des timorés que l'inconnu effraie, et qui en seraient encore à discuter à la porte de la salle des séances des États-Généraux, si Bailly n'avait montré la route de la salle du Jeu-de-Paume.

Donc, demain, c'est l'incertain, l'incertain terrible. A la fin de l'année, quand le commerce équilibre ses comptes, quand il faut que la politique cède le pas aux affaires, nous aurons, comme toujours, des changements de ministères. On va bâcler, pour la trêve des confiseurs, le ministère des fondants, qui durera quelques heures, passera et ne fera rien — que perdre un temps précieux.

Tous les ans, depuis dix ans, c'est la même chose. Ce n'est pas assez de la crise économique, dont toute la France souffre, il faut encore y ajouter la crise politique.

Cette situation serait moins grave, si les Chambres fussent restées en session il y a deux mois. Chaque rentrée cause une agitation; chaque Chambre nouvelle veut un ministère nouveau. Et la révolution parlementaire éclate toujours à la fin de l'année. Si les pouvoirs ne se séparaient qu'en décembre, après avoir siégé tout l'hiver, sans interruption importante, ces déplorables situations n'existeraient pas.

Qui songera à obéir à ces considérations dictées par le sentiment public? Qui aimera assez son pays, pour lui subordonner ses plaisirs privés? Qui? Personne.

Nos représentants savent, en partant, qu'ils laissent le champ libre aux ennemis de la liberté; que les complots s'élaborent pendant le sommeil des Chambres, mais il leur faut un repos injustifié. La chasse leur sourit, la pêche leur est douce, les bains de mer les tentent. La France peut mourir, frappée par les autoritaires de tous poils, ils sont heureux: les plaines sont giboyeuses, les rivières ont du poisson et les femmes sont adorables de langueur à la fin des beaux jours.

COGNE-DRU.

A L'ÉCOLE!

On s'appelle d'un nom plébéien, on est le fils d'un de ces manants que la Révolution a délivrés. Le passé vous fait

J'appelais à ses côtés, la première file était creuse. Je tire un écu et le tendit à l'homme du 2^e rang de la 2^e file; il s'aperçut que les deux files ne se composaient que de trois hommes.

— Q' vous m' chantez! manque personne? où sont vos quat' z'hommes?

— Dam, trois et moi ça fait quatre...

— Pourquoi alors, c't imbecile d' sergent tend-il la patte? c'est à vous que revient l'écu. Faudra surveiller c' s'officier qui réclame c' qui lui appartient pas.

Puis la paye faite.

— Commandez: Formez le cercle.

Je commandais.

— Formez le cercle: marche!

— P' ça, connaissez pas vot' thorie. La thorie dit: à droit et à gauche, formez le cercle, arche.

— Mais pardon, mon adjudant.

— M' lieutenant.

— Pardon mon adjudant, la théorie de mars 82 a supprimé les commandements de à droite et à gauche.

— C' n'ais pas la thorie de 82, c' n'ais qu' celle de 76. Pas d'explique. Commandez, Barbot chef.

— Formez le cercle, marche, m'écriai-je impatienté.

— Mauvaise tête, Barbot, v' surveillerez.

Le cercle formé, il voulut commencer une harangue, mais dès les premiers mots il bredouilla, s'embrouilla et finalement dit:

— S' pliquer leur d'aller d' jeûner, rend'vous 3 heures, gare St-Lazare, personne n' manque, sinon à l'housto.

Ce fut vite fait. Au commandement de rompez les rangs, tout le monde se débanda, heureux d'une liberté relative.

Mais il allait falloir, trois heures plus tard, retrouver l'illustre Ramolly — pour le subir durant vingt-huit jours.

(A suivre)

LÉO DAVILA

honte et l'on se fait appeler Philippe de Grandlieu — pour mieux approcher les lieux des grands. Et l'on écrit au *Figaro*. On pontifie, on parle de haut — fils des croisés, à cette république des gueux.

On dit à M. Grévy : « Allez vous-en ! »

Les royalistes disant aux républicains : allez-vous en, c'est Tartuffe disant à Orgon :

« La maison est à moi, je le ferai connaître. »

Tartuffe : La maison de France, est à la République.

« Ah ! dit de Grandlieu, que nous sommes loin de Louis XVIII, désarmé et faisant capituler la coalition ! »

Louis XVIII faisant désarmer la coalition ! c'est ainsi qu'on écrit l'histoire au *Figaro*.

Les alliés sont vainqueurs ; les traîtres accueillent les rois qui viennent de traverser la France, on veut abattre la colonne Vendôme sur le passage des ennemis — nos bons amis les ennemis — Les comtesses jettent des lauriers aux Kalouks et montent en croupe derrière les Cosaques. « Les saturnales de la rue et de la place publique, ce jour-là, appartiennent aux dames riches et titrées » dit Vaulabelle.

Talleyrand taxe le prix de ses complaisances pour les puissances, il a accepté la tâche de préparer le lit de la monarchie. Talleyrand est cet homme dont Mirabeau disait : « c'est de la boue et de l'argent qu'il lui faut ; il vendrait son âme et il aurait raison, car il troquerait son fumier contre de l'or. »

Alors, Le Sénat appela sur le trône Louis Stanislas Xavier de France ! et pour prix de sa couronne, le roi s'obligea d'avance — et par traité — à reconnaître les bases arrêtées par les puissances.

Et voilà comment Louis XVIII, désarmé, fit capituler la coalition !

CHAMPAVERT.

LES ROIS RÉPUBLICAINS

VII

M. DELAROCHE

Négociant politique, quai de la Charité, ancienne maison Chanoine. On lit au bas des produits de la maison : Léon Delaroché et Co. Compagnie n'est là que pour arrondir la phrase.

M. Delaroché est un parisien. Assez grand, assez gros, il a toujours l'allure d'un homme affairé. Je ne sais quelle vague stupeur est peinte sur sa figure. Ses yeux, à fleur de tête, sont hagards, il regarde devant lui ; profondément effrayé, on jurerait qu'il tombe de la Lune.

En réalité, sa vie est faite d'apeurements. Il est le bourgeois timoré qui redoute les cataclysmes, Joseph Prud'homme et Jérôme Paturot. Son gouvernement c'est le gouvernement. Il défend le pouvoir avec la plume émoussée de ce pauvre vieux Mangin, qui ne se retrouve le polémiste d'autrefois que sur le terrain des manœuvres stratégiques.

L'opinion du *Progrès* ressemble un peu à ces robes gorge-de-pigeon, dont la couleur varie suivant l'intensité du jour ou la façon dont on la regarde. Le *Progrès* est d'un rouge chatoyant : tantôt écarlate, tantôt pâle — plus souvent pâle. Il faut Plaire à M. le préfet. Le pouvoir tient en grand souci M. Delaroché.

Tout doucement, sans secousse, l'ancien basochien arrondit son ventre et son magot. Les Marinoni débitent des milliers de journaux, Lyon, en s'éveillant, les reçoit des mains de M. Evvard. C'est la manne intellectuelle. Beaucoup de papier pour un sou, beaucoup de nouvelles, beaucoup d'annonces, beaucoup de romans et beaucoup d'opinions.

L'heureux M. Delaroché traverse la ville, satisfait. Il est le premier phare de la cité. Les candidats le saluent.

Et, quand il revient du *forum*, acclamé, au gynécée une autre joie l'attend, à la rude voix du peuple qui lui a crié : « Delaroché, on t'écoute ! » une voix plus douce succède qui lui dit : « Ecoute Léon ! »

OCTAVIO

GAILLETONNADE

Gailletonnade n'est que burlesque. J'aurais voulu un titre qui exprimât franchement l'absolutisme inepte.

Mais je n'ai pas le temps de chercher le mot de circonstance. Je suis trop impatient de secouer la nausée qui m'envahit, en réfléchissant à l'acte d'arbitraire municipal, si bien flétri déjà par la presse indépendante.

M. Gailleton, notre docteur-maire, vient, en effet, de commettre un abus de pouvoir, qui suffirait pour le rendre odieux, si ce républicain étrange ne s'était déjà déconsidéré tout à fait par une série d'actes despotiques, que ses administrés ne comptent plus.

Le *Progrès* lui-même n'a pas osé fermer ses colonnes à la protestation indignée de MM. les étudiants. Si la feuille du citoyen Delaroché se scandalise, il faut que l'injustice soit réellement criante !

Voici le fait :

Il y a un an environ, le Conseil municipal décidait la création d'un laboratoire municipal, destiné à l'analyse des substances diverses de l'alimentation publique. Etant donné le nombre considérable de fraudeurs qui s'enrichissent aux dépens de l'estomac de tout le monde, cette création était

d'un à-propos salutaire. Pour rendre la mesure tout à fait efficace, il était convenu, eo même temps, que la place de directeur serait donnée par voie de concours, c'est-à-dire confiée à un chimiste ayant attesté sa supériorité, entre tous les concurrents, devant un jury spécial.

Ainsi fut dit, ainsi fut fait.

Pardon ! Ainsi n'a pas été fait.

Le concours a eu lieu. Le candidat supérieur a été désigné par le jury. Sa nomination de directeur devait naturellement, logiquement, raisonnablement, inéluctablement, suivre dans les vingt-quatre heures. Il était si urgent d'arrêter l'empoisonnement de la population !... Après quatre mois de temporisation, d'hésitations, de subterfuges, d'expédients de midi à quatorze heures, M. Gailleton a évincé, *proprio motu*, M. Marc, candidat numéro 1, et a nommé, à sa place, M. Bellier, candidat numéro 2, qui n'avait suivi le précédent, dans le concours, qu'à une distance respectueuse.

C'est aussi simple que cynique !

C'est à croire que ce n'est ni un démocrate, ni un docteur, ni un simple bourgeois, tiré du commun des bourgeois lyonnais, qui siège en premier à l'Hôtel-de-Ville. Je m'imagine difficilement ce qui pourrait se passer de pire si, au lieu d'être sous la tutelle d'un maire, nous étions livrés au sang-ne d'un véritable pacha.

M. Marc est désagréable — allez chercher pourquoi ? — à M. Gailleton. M. Gailleton le blakboule, comme s'il n'existait pas plus de concours et de jury que de poivre dans la poudre grise vendue sous ce nom par les épiciers.

Ce faisant, M. le docteur-Maire s'est moqué des honorables professeurs et praticiens, qui ont bien voulu l'aider de leurs lumières pour découvrir le plus méritant des candidats à la direction du laboratoire municipal,

Il a frappé d'avance de suspicion les expertises du titulaire choisi par lui, car il n'y a pas d'indépendance pour le juge qui doit son poste au favoritisme.

Il a détruit, au sein de la jeunesse de nos écoles, le stimulant le plus fécond des bonnes études, l'espoir d'arriver sûrement à une position par l'excellence du mérite.

L'acte de M. Gailleton est inqualifiable.

Ce maire décoré s'est montré moins délicat que les habiles qui vendent de la chicorée pour du café, ou de la fuschine pour du Narbonne. Il s'est montré falsificateur de concours, en substituant le n° 2 au n° 1.

Les premiers méritent l'amende et la prison.

Lui a droit au mépris de tous les corps enseignant en particulier, et du corps électoral en général.

Paulin BLANC,

Professeur universitaire en congé.

Au dernier moment, je lis une déclaration de M. Loir, président du jury du concours, de laquelle il résulte que M. Bellier a été signalé « conjointement » comme très capable, et qu'en le nommant M. Gailleton n'a pas « méconnu » le classement.

« Conjointement » pour *ex-æquo* est admirable !

« Méconnu » pour *violé* est un chef-d'œuvre.

Le document n'établissant pas que MM. Marc et Bellier ont été présentés par le jury au même rang, la substitution du numéro 2 au numéro 1 n'est pas controuvée, et le fait de la fumisterie du concours subsiste tout entier.

La déclaration de M. Loir prouve simplement que l'honorable doyen de la Faculté des Sciences est au mieux avec son collègue de la Faculté de Médecine, pacha de l'Hôtel-de-Ville.

N'insistons pas !!!

P. B.

LE TOUR DE VILLE

Le journal de la monarchie et des petites correspondances dit à M. Grévy : « Allez vous-en ! »

Nous ne verrions pas grand mal à ce que M. Grévy dit la même chose aux princes.

Mazarin — que les royalistes tiennent en si grande admiration — a dit un mot charmant à propos des prétendants : « Un prince dépossédé, ce n'est utile jamais, et c'est gênant, toujours ! »

Un sommaire du *Lyon-Républicain* :

La coalition contre le cabinet.

Le meilleur est le moins mauvais.

Notre excellent confrère a voulu piger avec La Palisse.

En Espagne, le jeune Alphonse tente d'appeler au pouvoir une fraction du parti républicain.

L'Empire, sur la fin, a essayé de ce moyen. Il a inventé le ministère du 19 janvier, avec Olivier (Emile), qui cessa d'être le spectre de l'Empire pour en devenir le ministre.

Ça n'a pas très bien réussi à Napoléon III. Ça ne réussira pas mieux à Alphonse XII.

Il y a un adjectif qui hurle, accolé au mot royauté ou au mot empire : c'est l'adjectif libéral.

Lu dans le compte-rendu officiel du dernier conseil des ministres :

« Le général Campenon assistait pour la première fois au conseil depuis qu'il a pris le portefeuille de la guerre. Ses collègues l'ont mis au courant de la situation du Tonkin ! »

Tiens ! il l'ignorait donc ?

L'exécution de Gonachon a procuré à nos confrères l'occasion de dire quelques sottises.

L'un d'eux nous apprend que la presse était exclue de la prison. « Seuls de nos confrères lyonnais, nous avons réussi, nous ne dirons pas à la suite de quels concours, à nous glisser dans la prison... »

Si on en juge par le luxe de détails donnés par les grands canards lyonnais, le mot *seuls* a rudement de raison d'être au pluriel.

Les mêmes chroniqueurs ajoutent :

« Nous qui tremblions de nous voir reconnaître et plus rapidement encore exécutés... »

Ça par exemple, ça jette un froid.

On ne s'explique pas bien comment ils auraient pu être plus tôt être exécutés que reconnus. N'importe, cette pensée que les reporters du *Petit Lyonnais* ont bravé la guillotine pour obéir au droit professionnel : c'est beau. Le docteur Thuillier est dépassé.

Qu'aurait dit la foule, si, au lieu de voir dans la lunette la tête brutale de Gonachon, elle avait reconnu la figure gracieuse de notre ami Biagiotti ?

Le *Nouvelliste*, qui est au mieux avec le ciel, doit nous renseigner sur les effets de la réconciliation divine.

Il y a dans ses bureaux un téléphone pour le paradis.

Il faut ajouter que le *Nouvelliste* trouve malsain la curiosité de la foule à l'endroit des exécutions ; il se gardera bien de satisfaire les appétits d'une bestialité révoltante. Et il consacre cinq ou six colonnes à celui dont on coupe le cou — au nom de la loi.

Le reporter du *Lyon-Républicain* a vu un aide tenir Gonachon par les cheveux, sur la guillotine. Un peu plus haut, il nous annonce que M. Deibler a fait la toilette du condamné. Comment diable le valet du bourreau — qu'un de nos confrères en veine de lyrisme appelle un valet de la mort — a-t-il pu saisir aux cheveux un pauvre diable qui n'en avait pas ?

Mais la palme est au *Progrès*.

Il parle de la tête coupée.

« Cette tête exsangue a été l'objet d'une vive admiration ! »

Admirable, n'est-ce pas ? et l'on peut finir là-dessus.

POLYTE.

La *Gazette de Cologne* narre, à sa manière, comment le jeune Alphonse est devenu colonel du 15^e uhlans :

« On raconte à ce sujet qu'il y avait deux régiments de uhlans à donner, et qu'on a présenté au roi d'Espagne l'uniforme de chacun de ces régiments ; l'un avait des rabats blancs et l'autre des rabats jaunes, et le roi Alphonse a préféré l'uniforme à revers jaunes. On lui a par conséquent donné le régiment qui avait les revers de cette couleur, et ce régiment se trouve, par hasard, en garnison à Strasbourg. »

Choisir le jaune, c'est prouver du goût. C'est, évidemment, la couleur qu'eût choisi le mari d'Isabelle-la-Catholique.

A ce que nous voyons, toute cette affaire de uhlans n'est qu'une question de revers. Revers blancs ou revers jaunes.

Et dire que ce ne sont pas les derniers revers qu'essuie le jeune roi de la turbulente Espagne.

COGNE-MOU.

TRADITTORE

« Est-ce le châtimeur ? Non, pas encore. »

C'est ce qu'un de nos excellents confrères appelle un vers de Hugo. Je parie que vous aviez pris ça pour un vers de Lorgeril : ce que c'est que n'avoir pas lu l'*Expiation*.

Il est vrai que Napoléon s'écrie dans l'*Expiation*.

— Est-ce le châtimeur, dit-il, Dieu des armées ?

Alors, il s'entendit appeler par son nom

Et quelqu'un qui parlait dans l'ombre lui dit : Non.

Dit de la sorte c'est beau, mais c'est long, aussi notre confrère a simplifié ça, lui. Et il dit tout bêtement :

— Est-ce le châtimeur ? Non, pas encore.

Ça peut s'appeler des citations à la bonne franquette !

CHAMPAVERT.

TIMBRES EN CAOUTCHOUC

VERNAY, rue de Sèze, 4

CHRONIQUE THÉÂTRALE

GRAND THÉÂTRE

Tout l'intérêt de la *Traviata* était dans le troisième début de M^{lle} Jacob. Celle qui avait si bien composé la physionomie de Philiné a été la plus superbe des Violetta.

Le quatrième acte n'a été pour elle qu'un long triomphe. Elle a rendu avec un art ravissant l'agonie de la courtisane.

Toutes les promesses du premier jour ne se sont pas démenties ; sa voix est divinement suave, son jeu est admirablement correct. Lyon ne la gardera pas longtemps. La lauréate du Conservatoire ira bientôt demander à Paris la consécration d'un aussi irréprochable talent.

M^{lle} Jacob a été assez bien secondée dans la *Traviata*.

Est-il utile d'ajouter que son acceptation a eu lieu au milieu des bravos ?

**

CÉLESTINS

Encore des débuts.

Il s'agissait d'accepter M. Dalbert et Madame Dorsay. Pour M. Dalbert l'épreuve n'était pas douteuse. Le comédien qui est sur la scène comme chez lui, l'artiste qui joue aux Célestins, mais qui pourrait demain rentrer à l'Odéon si bon lui semblait — peut-être aux Français, ne pouvait compter que sur la sympathie bruyante de la foule. Il n'en était pas de même de Madame Dorsay. Une vive opposition devait se manifester. Opposition un peu systématique et indigne d'un public sérieux.

J'ai dit autre part — dans une feuille quotidienne — que le sifflet cruel pour les hommes était inconvenant à l'endroit des femmes. Notre renom de bonne galanterie se trouve sensiblement diminué après les tempêtes d'un début, où des messieurs très bien ont cru pouvoir se permettre de siffler une femme. Que l'artiste inacceptable soit accueillie froidement, qu'aucun bravo ne l'encourage bien, mais ce coup de sifflet brutal, cynique, voyons ! Est-ce cela qu'on appelle la chevalerie, messieurs les siffleurs.

L'Étrangère, est l'une des pièces les plus heureuses du maître de la comédie moderne. C'est malheureusement une pièce à thèse. Or, dans toutes les pièces de ce genre, l'auteur montre les iniquités sociales, leur criante injustice, mais il ne conclut pas. On avouera bien que ce n'est pas une conclusion que la mort du duc de Septmonts. C'est un chénapan, soit, mais c'est un être humain : la loi le protège et pour que justice soit faite, il faut que passe au travers de l'action Clarkson, le Yankee, énergique et sauvage, loyal et intrépide.

Mais nous connaissons cette pièce ; elle est classique aujourd'hui. Le rôle de la duchesse est lourd à porter. Une artiste célèbre a falli y perdre quatre ans de royauté absolue. — Et c'est ce rôle qui convient le mieux à Madame Dorsay. La critique lui trouve dans ce personnage, un jeu plus en situation. Ce caractère de duchesse aigrie par tous les malheurs d'une vie de larmes, un peu rigide, un peu dévote, devait convenir, du reste, à cette artiste, solennelle, sèche, dont le jeu ne traduit jamais la moindre émotion, et qui, cependant, a montré dans le premier rôle de l'Étrangère des qualités de premier ordre.

M. Dalbert était Clarkson, M. Gerbert était Gérard. On a retrouvé l'artiste scrupuleux qui ne laisse rien au hasard, dont tous les efforts sont sûrement étudiés, qui s'incarne dans ses rôles et leur prête l'intensité de la vie. Ces artistes étaient secondés par Madame Smith, Madame Dumoraize et M. Demey. Nous retrouvons M. Demey, samedi, dans le Petit Hôtel, de ces écrivains si subtilement parisiens, Meilhac et Halevy, chef-d'œuvre

de finesse s'il en fut. M. Demey nous a permis d'apprécier la distinction de son jeu. Il a été reçu avec enthousiasme.

M^{lle} Hélène Emma, donnait la réplique à M. Malard dans les Sonnettes. C'est une très élégante soubrette. Elle reparait encore dans Toto chez Tata. Le souvenir écrasant de Céline Chaumont ne la gêne pas beaucoup. Elle a pleinement réussi.

C'est une bonne soirée de plus.

GRAND CIRQUE RANCY

Que ne dressera-t-on pas ? On a dompté les lions, on fait sauter les tigres, on oblige des éléphants à jouer de la trompette. Depuis longtemps les singes, les chiens et les chevaux se montrent des acrobates experts. Un industriel a apprivoisé des puces. Le clown Alphano a éduqué un cochon, et voici que M. Wagner nous présente des bœufs — ses dociles élèves.

Le Cirque Rancy a eu cette idée de prouver que l'impossible n'est pas de la maison, et que chez lui, la surprise était réservée pour les jours sans étrangeté nouvelle.

Du reste, tous les soirs, le spectacle contient des éléments de succès inconnu. C'est M. Alphonse Rancy, le roi de la piste, qui présente ensemble, dix étalons dressés en liberté ; c'est le célèbre jokey, Guilbert, qui fait le plus formidable saut qu'il soit au monde ; c'est miss O' Brien, la première écuyère osant exécuter même le saut de l'écuyer, — toutes les femmes — et les plus sauteuses — avaient reculé devant jusqu'ici.

CIRQUE CONTINENTAL

Bataille de Cirques.

Lyon est cette année admirablement partagé ; au Cirque de M. Rancy s'ajoute le Cirque de M. Léon.

Construit à la hâte, sur le cours de Perrache, ce Cirque n'est pas moins très habilement aménagé.

La première soirée a beaucoup promis. Citons M^{me} de Corby, miss Blanche, l'aérienne ; M. Gedetti dans la corde volante, les clowns Poolit et Bibb-Bibb, M. et M^{me} Oshby, M^{lle} Guillaume dans le travail au rebours, miss Lena dans le travail au trot, M^{lle} Emmeline dans sa meute savante, M. Emile Guillaume et ses trois étalons.

Spectacle charmant en somme, qui vaut mieux que cette simple mention.

POLYTE.

MADAME POUBELLE

Lorsque l'on exécuta les décrets contre les jésuites, une dame Poubelle se fit remarquer par ses énergiques protestations.

Comme la vieille duchesse de Chevreuse, que le procès de Chaulnes mit si tragiquement en relief, elle couvrit de son corps les moines expulsés. On dut l'arrêter et la conduire chez le commissaire de police.

Est-ce que cette madame Poubelle serait la même personne que la femme de M. Poubelle, actuellement préfet.

CADET.

Entre deux jeunes mariés, sur le boul'Miche.

LUI — si tu me voyais payer un bock à ces créatures que dirais-tu ?

ELLE — je te dirais : paie-moi une chartreuse.

Madame Calino, est en visite.

L'amie lui montre le nouveau portrait à l'huile de son mari.

Madame Calino discute la ressemblance.

— Non vrai, ma chère, celui qui n'aurait pas vu votre mari ne le reconnaîtrait pas dans le portrait.

M. de Langle-Beaumanoir — serait-ce l'homme à la trompe ? a protesté contre la vivisection. Il a tenté de prouver que Lebiez n'a dépecé sa victime que par amour de l'art.

Ça, c'est joliment trouvé, par exemple !

Quelque chose me gêne cette assertion ; c'est le soin avec lequel le vivisecteur Lebiez a ramassé les pièces de cent sous de la laitière Gillet — lesquelles n'avaient rien de commun avec des pièces d'anatomie.

LE GONE.

Le Gérant. F. LOUBAUD.

Lyon. — Imprimerie Moderne, Cours de la Liberté, 70.

Trouvé, enfin !

« Monsieur, je ne pouvais pas dormir, j'étais en transpiration la nuit comme si j'étais tombée dans l'eau, point d'appétit, de fréquentes palpitations de cœur, même au lit, et toujours de violents maux de tête, la digestion ne se faisait point. J'avais pris peut-être trois cents paquets de morphine, belladone, digitaline, bismuth et je ne sais quoi, sans résultat. C'est alors que je pris des Pilules Suisses ; au bout de trois jours je me sentis mieux, et l'amélioration continue toujours ; il y avait cependant six ans que je souffrais. Je vous autorise à publier cette lettre, car ce n'est qu'en lisant les guérisons que j'ai connu les Pilules Suisses. Mon oncle, qui a soixante-huit ans et qui n'avait pas d'appétit, se trouve aussi bien depuis qu'il prend de vos Pilules. » M^{me} VARIN, née OURY, à Moriers (E.-et-L.) »

BANQUE GÉNÉRALE DE LYON

8 et 10, rue de la Bourse, 8 et 10
Société anonyme. Capital, 4,750,000 fr.

La Banque bonifie

Aux dépôts de fonds remboursables
A vue 20/0
A CINQ Jours de vue 30/0
A six mois 41/20/0
A un an et au dessus 50/0

Escompte. — Encaissement
Achat et vente de valeurs
Coupons. Renseignements
Emissions

MAISON D'ACCOUCHEMENT

M^{me} VVE YVERNAT
Rue du Viel-Renversé, 3, Lyon
Angle de la rue du Doyné, quart. Saint-Georges
Vaccin et tient des pensionnaires. — Chambres indépendantes. — Discretion
Connait l'allemand. — Place les enfants.

Eviter les contrefaçons

CHOCOLAT MENIER

Exiger le véritable nom

Agence VICTOR FOURNIER

LYON. — 14, Rue Confort, 14. — LYON

SUCCESSALES : St-Etienne, Rue Ste-Catherine, 6 — Grenoble, Passage Teissière

BILLETS DE LOTERIE

LOTTERIE INTERNATIONALE TUNISIENNE
Un million de francs de lots
SIX MILLIONS DE BILLETS

Cinq gros lots de	100,000 fr.
Deux lots de	50,000 fr.
Quatre lots de	25,000 fr.
Dix lots de	10,000 fr.
Cent lots de	1,000 fr.
Deux cents lots de	500 fr.

Total : 321 lots, formant 1,000,000 de fr.
Le tirage se fera à Paris
Les lots seront payés au siège du Comité

EXPOSITION D'AMSTERDAM

Composée de 6,000,000 de BILLETS

Cette Loterie donne en Lots
LA MOITIÉ DE SON CAPITAL
SIX GROS LOTS

1 Gros Lot d'une valeur de	200,000 fr.
2 — de 100,000 chacun	200,000
1 — de 50,000 fr.	50,000
2 — de 25,000 f. chacun	50,000
7890 — d'une valeur de	2,500,000

Total des Lots gagnants. 3,000,000 fr.
Tirage le 10 novembre

DE L'UNION CENTRALE DES ARTS DÉCORATIFS

538 LOTS FORMANT DEUX MILLIONS DE FRANCS
14 millions de BILLETS

GROS LOT : 500,000 FRANCS	
Un lot de	200,000 fr.
Quatre lots de	100,000 fr.
Quatre lots de	50,000 fr.
Huit lots de	25,000 fr.
Vingt lots de	10,000 fr.
Cent lots de	1,000 fr.
400 lots de	500 fr.

Tirage du 15 janvier prochain

Un tirage de lots supplémentaires, s'élevant à la somme totale de 200,000 francs, aura lieu le 15 janvier prochain. Ces lots se répartissent ainsi :

1 Lot de 100,000 francs	100,000
1 Lot de 25,000 francs	25,000
2 Lots de 20,000 francs	20,000
1 Lot de 5,000 francs	5,000
40 Lots de 1,000 francs	40,000
20 Lots de 500 francs	10,000

Les billets non sortis à ce tirage devront être conservés pour le tirage définitif de 2,000,000 de francs dont la date sera fixée ultérieurement.

Loterie d'Amiens, pour l'achèvement du Musée de Picardie

1,200,000 BILLETS

200,000 fr. de Lots

Un lot de	100,000 fr.	Un lot de	5 000
Un lot de	25,000	Vingt-cinq lots de 1,000 fr.	25,000
Un lot de	20,000	Cinquante lots de 500 fr.	25,000

Le paiement des lots se fera en argent
Tirage prochainement

Prix du Billet : 1 Franc

(Envoi franco contre le prix du billet, plus 25 cent. par trois billets).

NOTA. — Après le tirage de chaque Loterie, la Liste des Numéros gagnants est adressée contre envoi préalable de 15 cent.

Conditions spéciales pour la vente en gros

GRAVURE SUR TOUS MÉTAUX
Artistique, Commerciale et Administrative
SPÉCIALITÉ DE LETTRES ET CHIFFRES EN ACIER
TIMBRES EN CAOUTCHOUC



Rue de Sèze, 4, et avenue de Saxe, 72

(Maison fondée en 1372)

Poinçons, Marques à chaud et à froid, Numéroteurs, Timbres mécaniques et à main, Dateurs
Lettres et Chiffres à jour, Gravure de sujets, Armoiries, etc., etc.